

Montaigne (II) – Le droit comparé et le relativisme juridique

I, 23, « De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue »

Celui me semble avoir très bien conçu la force de la coutume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, et continuant toujours à ce faire, gagna cela par l'accoutumance, que tout grand bœuf qu'il était, elle le portait encore. Car c'est à la vérité une violente et traîtresse maîtresse d'école, que la coutume. Elle établit en nous, peu à peu, à la dérobee, le pied de son autorité : mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'aide du temps, elle nous découvre tantôt un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous lui voyons forcer, tous les coups, les règles de nature. « *Usus efficacissimus rerum omnium magister*¹ ».

J'en crois l'ancre de Platon en sa République, et crois les médecins, qui quittent si souvent à son autorité les raisons de leur art ; et ce roi qui, par son moyen, rangea son estomac à se nourrir de poison ; et la fille qu'Albert récite s'être accoutumée à vivre d'araignées. Et en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands peuples et en fort divers climats, qui en vivaient, en faisaient provision, et les appâtaient, comme aussi des sauterelles, fourmis, lézards, chauves-souris, et fut un crapaud vendu six écus en une nécessité de vivres ; ils les cuisent et apprêtent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres auxquels nos chairs et nos viandes étaient mortelles et venimeuses [...].

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que notre discours n'étaie et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde l'on jamais celui qu'on veut honorer. Il en est où, quand le roi crache, la plus favorite des dames de sa cour tend la main ; et en autre nation les plus apparents² qui sont autour de lui, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure.

Dérobons ici la place d'un conte. Un gentilhomme français se mouchait toujours de sa main : chose très ennemie de notre usage. Défendant là-dessus son fait (et était fameux en bonnes rencontres³) il me demanda quel privilège avait ce sale excrément que nous allussions lui apprêtant un beau linge délicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous ; que cela devait faire plus d'horreur et de mal au cœur, que de le voir verser où que ce fût, comme nous faisons tous autres excréments. Je trouvai qu'il ne parlait pas du tout sans raison : et m'avait la coutume ôté l'aperceance de cette étrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitée d'un autre pays. Les miracles sont selon l'ignorance en quoi nous sommes de la nature, non selon l'être de la nature. L'assuefaction⁴ endort la vue de notre jugement. **Les barbares ne nous sont de**

¹ « L'usage est le plus puissant maître en toutes choses » (Pline, *Hist. naturelle*, XXVI, VI).

² Les plus en vue.

³ Plaisanteries.

⁴ L'accoutumance.

rien plus merveilleux, que nous sommes à eux, ni avec plus d'occasion⁵ : comme chacun avouerait, si chacun savait, après s'être promené par ces nouveaux exemples, se coucher sur les propres⁶, et les conférer⁷ sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soient : infinie en matière, infinie en diversité. [...]

Mais le principal effet de sa puissance, c'est de nous saisir et empiéter⁸ de telle sorte, qu'à peine soit-il en nous de nous⁹ r'avoir de sa prise et de rentrer en nous, pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vrai, parce que nous les humons avec le lait de notre naissance, et que le visage du monde se présente en cet état à notre première vue, il semble que nous soyons nés à la condition de suivre ce train. Et les communes imaginations, que nous trouvons en crédit autour de nous, et infuses en notre âme par la semence de nos pères, il semble que ce soient les générales et naturelles.

Par où il advient que **ce qui est hors des gonds de coutume, on le croit hors des gonds de raison** : Dieu sait combien déraisonnablement, le plus souvent. Si, comme nous, qui nous étudions, avons appris de faire, chacun qui oit une juste sentence regardait incontinent par où elle lui appartient en son propre, chacun trouverait que celle-ci n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bêtise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les avis de la vérité et ses préceptes comme adressés au peuple, non jamais à soi ; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chacun les couche en sa mémoire, très sottement et très inutilement [...].

Qui voudra se défaire de ce violent préjugé¹⁰ de la coutume, il trouvera plusieurs choses reçues d'une résolution indubitable, qui n'ont appui qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne ; mais, ce masque arraché, rapportant les choses à la vérité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus sûr état. Pour exemple, je lui demanderai lors, quelle chose peut être plus étrange, que de voir un peuple obligé à suivre des lois qu'il n'entendit onques¹¹, attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achats, à des règles qu'il ne peut savoir, n'étant écrites ni publiées en sa langue, et desquelles par nécessité il lui faille acheter l'interprétation et l'usage ? non selon l'ingénieuse opinion d'Isocrate, qui conseille à son roi de rendre les trafics¹² et négociations de ses sujets libres, franches et lucratives, et leurs débats et querelles onéreuses, les chargeant de pesants subsides ; mais selon une opinion monstrueuse, de mettre en trafic la raison même, et donner aux lois cours de marchandise [...].

Ces considérations ne détournent pourtant pas un homme d'entendement de suivre le style commun ; ains¹³, au rebours, il me semble que toutes façons écartées et particulières partent plutôt de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraie raison ; et que le sage doit au dedans retirer son âme de la presse¹⁴, et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses ; mais, quant au dehors, qu'il doit suivre entièrement les façons et formes reçues. La société publique n'a que faire de nos pensées ; mais le demeurant, comme nos actions, notre travail, nos fortunes et notre vie propre, il la faut prêter et abandonner à son service et aux

⁵ De raison.

⁶ Appliquer son esprit sur ses propres exemples, sa propre expérience.

⁷ Comparer.

⁸ Prendre dans ses serres (terme de fauconnerie).

⁹ Qu'il soit à peine en notre pouvoir de.

¹⁰ Préjugé.

¹¹ Jamais.

¹² Échanges commerciaux.

¹³ Mais

¹⁴ Foule.

opinions communes, comme ce bon et grand Socrate refusa de sauver sa vie par la désobéissance du magistrat, voire d'un magistrat très injuste et très inique. Car c'est la règle des règles, et générale loi des lois, que chacun observe celles du lieu où il est :

νόμοις ἔπεσθαί τοῖσιν ἐγγώροις κάλον¹⁵.

En voici d'une autre cuvée. Il y a grand doute, s'il se peut trouver si évident profit au changement d'une loi reçue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police¹⁶, c'est comme un bâtiment de diverses pièces jointes ensemble, d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en ébranler une, que tout le corps ne s'en sente. Le législateur des Thuriens ordonna que quiconque voudrait, ou abolir une des vieilles lois, ou en établir une nouvelle, se présenterait au peuple la corde au col : afin que si la nouveauté n'était approuvée d'un chacun, il fut incontinent étranglé. Et celui de Lacédémone¹⁷ employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse assurée, de n'enfreindre aucune de ses ordonnances. L'éphore¹⁸ qui coupa si rudement les deux cordes que Phrynys avait ajouté à la musique ne s'esmaie¹⁹ pas si elle en vaut mieux, ou si les accords en sont mieux remplis : il lui suffit pour les condamner, que ce soit une altération de la vieille façon. C'est ce que signifiait cette épée rouillée de la justice de Marseille.

Je suis dégoûté de la nouveauté, quelque visage qu'elle porte, et ai raison, car j'en ai vu des effets très dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploité, mais on peut dire avec apparence, que par accident elle a tout produit et engendré : voire et les maux et ruines, qui se font depuis sans elle, et contre elle : c'est à elle à s'en prendre au nez [...]. Ceux qui donnent le branle à un état, sont volontiers les premiers absorbés en sa ruine.

I, 27, « C'est folie de rapporter le vrai et le faux à notre suffisance »

Ce n'est pas à l'aventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader [...] Mais aussi, de l'autre part, c'est une sottise présomption d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. J'en faisais ainsi autrefois, et si j'oyais parler ou des esprits qui reviennent, ou du pronostic des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque autre compte où je ne pusse pas mordre, [...] il me venait compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à présent je trouve que j'étais pour le moins autant à plaindre moi-même : non que l'expérience m'aie depuis rien fait voir au-dessus de mes premières créances, et si n'a pas tenu à ma curiosité²⁰ ; mais la raison m'a instruit que de condamner ainsi résolument une chose pour fausse et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de notre mère nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de notre capacité et suffisance. Si nous appelons monstres ou miracles ce où notre raison ne peut aller, combien s'en présent-t-il continuellement à notre vue ? Considérons au travers de quels nuages et comment à tâtons on nous mène à la connaissance de la plupart des choses qui nous sont

¹⁵ « On doit obéir aux lois de son pays » (Recueil de sentences grecques de Crispin).

¹⁶ Gouvernement.

¹⁷ Lycurgue.

¹⁸ Magistrat de Lacédémone.

¹⁹ Ne se met pas en peine.

²⁰ Et pourtant cela n'a pas tenu à mon défaut de curiosité.

entre mains : certes nous trouverons que c'est plutôt accoutumance que science qui nous en ôte l'étrangeté [...].

I, 31, « Des cannibales »

Or, je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que **chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage** ; comme de vrai il semble que nous n'avons autre mire²¹ de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfaite et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vraies, et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de nôtre goût corrompu. Et si pourtant la saveur même et délicatesse se trouve à nôtre goût excellente, à l'envi des nôtres²², en divers fruits de ces contrées-là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout étouffée. Si est-ce que, par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises [...].

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature, ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plutôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon ne l'aient eue ; car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations là, surpasse, non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont peu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience ; ni n'ont peu croire que notre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudure humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic²³ ; nulle connaissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ni de supériorité politique ; nul usage de service, de richesse ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations qu'oisives ; nul respect de parenté que commun ; nuls vêtements ; nulle agriculture ; nul métal ; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes. [...]

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de

²¹ Référence, critère.

²² Par comparaison aux nôtres.

²³ Commerce.

bois, appointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux. C'est chose émerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de déroutes et d'effroi, ils ne savent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissances ; il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé²⁴, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. **Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance.** Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait²⁵, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde (comme ceux qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice) ne prenaient pas sans occasion²⁶ cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci. **Je ne suis pas marri que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres.** Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé. [...]

Et afin qu'on ne pense point que tout ceci se fasse par une simple et servile obligation à leur usance et par l'impression de l'autorité de leur ancienne coutume, sans discours et sans jugement, et pour avoir l'âme si stupide que de ne pouvoir prendre autre parti, il faut alléguer quelques traits de leur suffisance. Outre celui que je viens de réciter de l'une de leurs chansons guerrières, j'en ai une autre, amoureuse [...]. Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacréontique. Leur langage, au demeurant, c'est un doux langage et qui a le son agréable, retirant²⁷ aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable : ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en

²⁴ Blessé.

²⁵ Tirer de nombreuses flèches sur le reste du corps.

²⁶ Sans raison.

²⁷ Ressemblant.

mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessaires pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlais à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avois un truchement²⁸ qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de haut de chausses²⁹ !

I, 37, « Du jeune Caton »

Je n'ai point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis. J'en crois aisément des choses diverses à moi. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige pas le monde, comme chacun fait ; et crois, et conçois mille contraires façons de vie ; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la différence que la ressemblance en nous. Je décharge tant qu'on veut un autre être de mes conditions et principes, et le considère simplement en lui-même, sans relation, l'étoffant sur son propre modèle. Pour n'être content, je ne laisse d'avouer sincèrement la continence des Feuillans et des Capucins, et de bien trouver l'air de leur train : je m'insinue, par imagination, fort bien en leur place. Et si les aime et les honore d'autant plus qu'ils sont autres que moi. Je désire singulièrement qu'on nous juge chacun à part soi, et qu'on ne me tire en conséquence des communs exemples.

II, 1, « De l'inconstance de nos actions »

Cette variation et contradiction qui se voit en nous, si souple, a fait qu'aucuns nous songent³⁰ deux âmes, d'autres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal : une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un sujet simple.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination : mais en outre, je me remue et trouble moi-même par l'instabilité de ma posture ; et qui y regarde primement³¹, ne se trouve guère deux fois en même état. Je donne à mon âme tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche. Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrariétés s'y trouvent, selon quelque tour, et en quelque façon :

²⁸ Interprète.

²⁹ Vêtements masculins couvrant le corps de la ceinture jusqu'aux genoux.

³⁰ Imaginent en nous.

³¹ D'une manière qui prime sur le reste, très attentivement.

Honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, délicat, ingénieux, hébété, chagrin, débonnaire, menteur, véritable, savant, ignorant, et libéral et avare et prodigue : tout cela je le vois en moi aucunement, selon que je me vire : et quiconque s'étudie bien attentivement, trouve en soi, voire et en son jugement même, cette volubilité et discordance. Je n'ai rien à dire de moi, entièrement, simplement, et solidement, sans confusion et sans mélange, ni en un mot. *Distingo* est le plus universel membre³² de ma Logique.

II, 5, « De la conscience »

D'où il advient que celui que le juge a géhenné³³, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et géhenné. Mille et mille en ont chargé leur tête de fausses confessions. Entre lesquels je loge Philotas, considérant les circonstances du procès qu'Alexandre lui fit et le progrès de sa geïne.

Mais tant y a que c'est, dit-on, le moins mal que l'humaine faiblesse ait pu inventer.

Bien inhumainement pourtant et bien inutilement, à mon avis ! Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les en appellent³⁴, estiment horrible et cruel de tourmenter et dérompre un homme de la faute duquel vous êtes encore en doute. Que peut-il mais³⁵ de votre ignorance ? Etes-vous pas injustes, qui, pour ne le tuer sans occasion³⁶, lui faites pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi³⁷ : voyez combien de fois il aime mieux mourir sans raison que de passer par cette information plus pénible que le supplice, et qui souvent, par son âpreté, devance le supplice, et l'exécute. Je ne sais d'où je tiens ce conte, mais il rapporte exactement la conscience de notre justice. Une femme de village accusait devant un général d'armée, grand justicier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui lui restait à les substanter, cette armée ayant ravagé tous les villages à l'environ. De preuve, il n'y en avait point. Le général, après avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disait, d'autant qu'elle serait coupable de son accusation si elle mentait, et elle persistant, il fit ouvrir le ventre au soldat pour s'éclaircir de la vérité du fait. Et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive³⁸.

II, 11, « De la cruauté »

Quand tout cela en serait à dire, si y a-t-il un certain respect, qui nous attache, et un général devoir d'humanité, non aux bêtes seulement, qui ont vie et sentiment, mais aux arbres même et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grâce et la bénignité aux autres créatures, qui en peuvent être capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puérile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la fête, qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes ; les Romains avaient un soin public de la nourriture des oies, par la vigilance desquelles leur Capitole avait été sauvé ; les Athéniens ordonnèrent que les mules et mulets, qui avaient servi au bâtiment du temps appelé Hécatompédon, fussent libres, et qu'on les laissât paître partout sans empêchement.

³² Article.

³³ Torturé.

³⁴ Qui les appellent ainsi (barbares).

³⁵ En quoi est-il responsable.

³⁶ Sans raison.

³⁷ La preuve qu'il en est bien ainsi.

³⁸ Qui sert d'instruction.

II, 12, « Apologie de Raymond Sebond »

Or s'il y a plusieurs mondes, comme Démocrite, Épicure et presque toute la philosophie a pensé, que savons-nous si les principes et règles de celui-ci y touchent pareillement les autres ? Ils ont à l'aventure³⁹ autre visage et autre police⁴⁰. Épicure les imagine ou semblables, ou dissemblables. Nous voyons en ce monde une infinie différence et variété, pour la seule distance des lieux. Ni le blé ni le vin se voit, ni aucun de nos animaux, en ce nouveau coin du monde, que nos pères ont découvert : tout y est divers. Et au temps passé, voyez en combien de partie du monde on n'avait connaissance ni de Bacchus, ni de Cérès. Qui en voudra croire Pline et Hérodote, il y a des espèces d'hommes en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblance à la nôtre.

Et il y a des formes métisses et ambiguës, entre l'humaine nature et la brutale. Il y a des contrées où les hommes naissent sans tête, portant les yeux et la bouche en la poitrine ; où ils ont tous androgynes ; où ils marchent de quatre pattes ; où ils n'ont qu'un œil au front, et la tête plus semblable à celle d'un chien qu'à la nôtre ; où ils sont moitié poisson par en bas, et vivent dans l'eau ; où les femmes accouchent à cinq ans ; et n'en vivent que huit ; où ils ont la tête si dure et la peau du front, que le fer n'y peut mordre, et rebouche contre ; où les hommes sont sans barbe ; des nations, sans usage de feu ; d'autres qui rendent le sperme de couleur noire. [...].

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le règlement de nos mœurs, à quelle confusion nous rejetons-nous ! Car ce que notre raison nous y conseille de plus vraisemblable, c'est généralement à chacun d'obéir aux lois de son pays, comme est l'avis de Socrate inspiré, dit-il, d'un conseil divin. Et par là que veut-elle dire, sinon que **notre devoir n'a autre règle que fortuite ? La vérité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en connaissait qui eût corps et véritable essence, il ne l'attacherait pas à la condition des coutumes de cette contrée ou de celle là ; ce ne serait pas de la fantaisie des Perses ou des Indes que la vertu prendrait sa forme. Il n'est rien sujet à plus continuelle agitation que les lois.** Depuis que je suis né, j'ai vu trois et quatre fois rechanger celle des Anglais, nos voisins, non seulement en sujet politique, qui est celui qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important sujet qui puisse être, à savoir de la religion. De quoi j'ai honte et dépit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois une si privée accointance qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de notre ancien cousinage.

Et chez nous ici, j'ai vu telle chose qui nous était capitale⁴¹, devenir légitime ; et nous, qui en tenons d'autres, sommes à mêmes, selon l'incertitude de la fortune guerrière, d'être un jour criminels de lèse majesté humaine et divine, notre justice tombant à la merci de l'injustice, et, en l'espace de peu d'années de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvait ce Dieu ancien plus clairement accuser en l'humaine connaissance l'ignorance de l'être divin, et apprendre aux hommes que la religion n'était qu'une pièce de leur invention, propre à lier leur société, qu'en déclarant, comme il fit, à ceux qui en recherchaient l'instruction de son trépied, que le vrai culte à chacun était celui qu'il trouvait observé par l'usage du lieu où il était ?

³⁹ Peut-être.

⁴⁰ Gouvernement.

⁴¹ Qui entraînait la mort.

III, 9, « De la vanité »

J'ai la complexion du corps libre, et le goût commun, autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre, ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre : bouilli ou rôti ; beurre, ou huile, de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un. Et si un, que vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté : et aurais besoin que la délicatesse et le choix, arrêtât l'indiscrétion de mon appétit, et parfois soulageât mon estomac. Quand j'ai été ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé, si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers.

III, 11, « Des boiteux »

La justice a ses propres corrections pour telles maladies. Quant aux oppositions et arguments que des honnêtes hommes m'ont fait, et là et souvent ailleurs, je n'en ai point senti qui m'attachent et qui ne souffrent solution toujours plus vraisemblable que leurs conclusions. Bien est vrai que les preuves et raisons qui se fondent sur l'expérience et sur le fait, celles-là je ne les dénoue point ; aussi n'ont-elles point de bout : je les tranche souvent, comme Alexandre son nœud. Après tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut pris que d'en faire cuire un homme tout vif.

III, 13, « De l'expérience »

Il n'est désir plus naturel que le désir de connaissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous faut, nous y employons l'expérience, [...] qui est un moyen plus faible et moins digne ; mais la vérité est chose si grande, que nous ne devons dédaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne savons à laquelle nous prendre ; l'expérience n'en a pas moins. La conséquence que nous voulons tirer de la ressemblance des événements est mal sûre, d'autant qu'ils sont toujours dissemblables : il n'est aucune qualité si universelle en cette image des choses que la diversité et variété. [...] **La ressemblance ne fait pas tant un comme la différence fait autre.** Nature s'est obligée à ne rien faire autre, qui ne fût dissemblable.

Pourtant⁴² l'opinion de celui-là⁴³ ne me plaît guère, qui pensait par la multitude des lois brider l'autorité des juges, en leur taillant leurs morceaux : il ne sentait point qu'il y a autant de liberté et d'étendue à l'interprétation des lois qu'à leur façon. Et ceux-là se moquent, qui pensent appetisser⁴⁴ nos débats et les arrêter en nous rappelant à l'expresse parole de la Bible. D'autant que nôtre esprit ne trouve pas le champ moins spacieux à contreroller le sens d'autrui qu'à représenter le sien, et comme s'il y avait moins d'animosité et d'âpreté à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompait. Car nous avons en France plus de lois que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudrait à régler tous les mondes d'Epicure, « *ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus*⁴⁵ » ; et si⁴⁶ avons tant laissé à opiner et décider à nos juges, qu'il ne fut jamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gagné nos législateurs à choisir cent mille espèces et faits particuliers, et y attacher cent mille lois ? Ce nombre n'a aucune proportion avec l'infinie diversité des actions humaines. La

⁴² Pour ce motif.

⁴³ Justinien.

⁴⁴ Restreindre.

⁴⁵ « Autrefois c'était des crimes que l'on souffrait, aujourd'hui nous souffrons des lois » (Tacite, *Annales*, III, xxv).

⁴⁶ Et pourtant.

multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples. Ajoutez-y en cent fois autant : il n'advient pas pourtant que, des événements à venir, il s'en trouve aucun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'événements choisis et enregistrés, en rencontre un auquel il se puisse joindre et apparier si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requière diverse considération de jugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpétuelle mutation, avec les lois fixes et immobiles. Les plus désirables, ce sont les plus rares, plus simples et générales ; et encore crois-je qu'il vaudrait mieux n'en avoir point du tout que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne toujours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons. [...]

Mon Dieu ! que mal pourrais-je souffrir la condition où je vois tant de gens, cloués à un quartier de ce royaume, privés de l'entrée des villes principales et des courts et de l'usage des chemins publics, pour avoir querellé nos lois ! Si celles que je sers me menaçaient seulement le bout du doigt, je m'en irais incontinent en trouver d'autres, où que ce fût. Toute ma petite prudence en ces guerres civiles où nous sommes, s'emploie à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

Or les lois se maintiennent en crédit, non par ce qu'elles sont justes, mais par ce qu'elles sont lois. C'est le fondement mystique de leur autorité ; elles n'en ont point d'autre ! Qui bien leur sert. Elles sont souvent faites par des sots, plus souvent par des gens qui, en haine d'égalité, ont faute d'équité, mais toujours par des hommes, auteurs vains et irrésolus. Il n'est rien si lourdement et largement fautier que les lois, ni si ordinairement. Quiconque leur obéit parce qu'elles sont justes, ne leur obéit pas justement par où il doit. Les nôtres françaises prêtent aucunement la main, par leur dérèglement et difformité, au désordre et corruption qui se voit en leur dispensation⁴⁷ et exécution. Le commandement est si trouble et inconstant qu'il excuse aucunement et la désobéissance et le vice de l'interprétation, de l'administration et de l'observation.

⁴⁷ Application.